

plus aigri contre le christianisme que depuis la vue du Guetho. Je ne tarisais point en moqueries et en blasphèmes.

“ Cependant j'avais des visites de congé à faire, et celle du baron de Bussières me revenait toujours à l'esprit comme une malencontreuse obligation que je m'étais gratuitement imposée. Très-heureusement je n'avais pas demandé son adresse, et cette circonstance me paraissait déterminante. J'étais enchanté d'avoir une excuse pour ne point effectuer ma promesse.

“ C'était le 15, et j'allai retenu un place aux voitures de Naples : mon départ est arrêté pour le 17 à trois heures du matin. Il me restait deux jours, je les employai à de nouvelles courses. Mais en sortant d'un magasin de librairie où j'avais vu quelques ouvrages sur Constantinople, je rencontre au *Corso* un domestique de M. de Bussières père ; il me salue et m'aborde. Je lui demande l'adresse de M. Théodore de Bussières : il me répond avec l'accent alsacien : Piazza Nicosia, No 38.

“ Il me fallut donc bon gré mal gré faire cette visite : et cependant je résistai vingt fois encore. Enfin je me décidai en traçant *p. p. c.* sur ma carte.

“ Je cherchais cette place Nicosia, et après bien des détours et circuits, j'arrive au No. 38. C'était précisément la porte à côté du bureau des diligences où j'avais pris ma place le même jour. J'avais fait bien du chemin pour arriver au point d'où j'étais parti ; itinéraire de plus d'une existence humaine ! Mais du même point où je me retrouvais alors, j'allais repartir encore une fois pour faire un tout autre chemin.

“ Mon entrée chez M. de Bussières me causa de l'humeur ; car le domestique au lieu de prendre ma carte que je tenais en main, m'annonça et m'introduisit au salon. Je déguisai ma contrariété, tant bien que mal, sous les formes du sourire, et j'allai m'asseoir auprès de madame la baronne de Bussières, qui se trouvait entourée de ses deux petites filles, gracieuses et douces comme les anges de Raphaël. La conversation, d'abord vague et légère, ne tarda point à se colorer de toute la passion avec laquelle je racontai mes impressions de Rome.

“ Je regardais le baron de Bussières comme un dévot, dans le sens malveillant qu'on donne à ce terme, et j'étais fort aise d'avoir l'occasion de le tympaniser à propos de l'état des Juifs romains. Cela me soulageait ; mais ces griefs placèrent la conversation sur le terrain religieux. M. de Bussières me parla des grandeurs du catholicisme ; je répondis par des ironies et des imputations que j'avais lues ou entendues si souvent ; encore imposai-je un frein à ma verve impie, par respect pour madame de Bussières et pour la foi des jeunes enfans qui jouaient à côté de nous.—“ Enfin, me dit M. de Bussières, puisque vous détestez la superstition et que vous professez des doctrines si libérales, puisque vous êtes un esprit-fort si éclairé, auriez-vous le courage de vous soumettre à une épreuve bien innocente ?—Quelle épreuve ?—“ Ce serait de porter sur vous un objet que je vais vous donner. Voici !—“ C'est une médaille de la sainte Vierge. Cela vous paraît bien ridicule, n'est-ce pas ? Mais quant à moi, j'attache une grande valeur à cette médaille.”

“ La proposition, je l'avoue, m'étonna par sa puérile singularité. Je ne m'attendais pas à cette chute. Mon premier mouvement était de rire en haussant les épaules ; mais la pensée me vint que cette scène fournirait un